4e ANNÉE, N° 201. — JEUDI, 29 NOVEMBRE 1849.

JOURNAL DE CONSTANTINOPLE

ECHO DE L'ORIENT.

ON S'ABONNE :

A Constantinople, au Bureau du Journal, *à Galata.*

Dans les Villes du Littoral, l'Agence des Paquebots français.

A Malte, chez *M. G. Muir*, libraire.

A Marseille, chez *Mr veuve Camoin et Cie.*

A Livourne, chez *MM. James Cowie et Son, Foreign Newspaper Office*, 1, St Anne's Lane, general Post Office.

PRIX DE L'ABONNEMENT

Constantinople..... un an, 8 piastres
6 mois, 4 »
Provinces et Etranger, un an, 9 »
6 mois, 5 »

PRIX DES ANNONCES :

La ligne..... 5 piastres du G.-S.

Le Journal paraît les 4, 9, 14, 19, 24, 29 de chaque mois.

Les abonnements datent du 1er et du 16.

INTÉRIEUR.

CONSTANTINOPLE, 29 Novembre.

Il n'est personne qui ne reconnaisse la haute importance de la médecine vétérinaire dans les Etats. M. Dubroca, directeur des études de l'école vétérinaire de Constantinople, qui a été fondée il y a environ six mois, fait ressortir cette importance dans l'article suivant qu'il a bien voulu nous communiquer.

ÉCOLE IMPÉRIALE VÉTÉRINAIRE DE CONSTANTINOPLE.

La Médecine Vétérinaire, considérée comme science et comme art ne date, à proprement parler, que du dix-huitième siècle dernier.

Les écrits des savants de l'antiquité, arrivés jusqu'à nous, ont bien fait connaître quelques principes d'Hygiène, de mul ipli cation de perfectionnement des animaux domestiques et donné la description de ces épizooties qui désolaient les campagnes, mais ces premiers linéaments de la Science vétérinaire, s'effacent et disparaissent dans la tourmente et sous l'obscurité du moyen âge; pendant un long cours d'années on n'en rencontre même pas de vestige.

La Médecine Vétérinaire et l'agriculture sa sœur aînée, principales bases de la fortune publique, ne peuvent fleurir que vérifiées par une haute, intelligente et incessante protection.

L'empire de la féodalité, en France, ruina la vétérinaire ainsi que l'agriculture. Les erreurs, les préjugés, les croyances aveugles et superstitieuses, les pratiques absurdes furent les guides des hommes ignorans et grossiers qui devinrent les législateurs uniques de cette médecine qu'n'avait pas été sans quelque doute sous la plupart des siècles anciens.

Les bestiaux s'épouvrirent et furent sans cesse décimés par des maladies meurtrières. Le chétivet du bétail devint telle que certaines contrées, même celles que la force végétative du sol devait protéger, eurent à supporter des disettes qui occasionnèrent des effets funestes.

Lorsque l'homme n'a pas la liberté de disposer de son travail, lorsqu'il ne peut s'en glorifier aux yeux de ses compatriotes; lorsque son esprit est plongé dans les ténèbres de l'ignorance, sans aucune lueur pour la guider, et qu'il se trouve en présence des problèmes les plus difficiles de la nature, dont les lois sa propre constitution lui imposent cependant l'obligation de rechercher incessamment la solution, il tombe dans un état d'inertie, d'abrutissement et de misère; les terres restent en friche et les bestiaux dans un état de pauvreté qui engendre les épizooties et la famine. L'Invention et la Constitution de la Science vétérinaire est une des gloires de la France du XVIIIe siècle.

C'est en France, en effet, que fut instituée, en 1762, sous les inspirations de Bourgelat, la première école spéciale destinée à l'enseignement des principes de la science et de l'art Vétérinaire.

A cette époque nos cultivateurs dépourvus des notions les plus élémentaires, subjugués par une fatalisme grossier, ne voyaient dans les maladies des bestiaux qu'un fléau infligé par la courroux de quelques puissances occultes, que leur esprit halluciné leur montrait toujours actives à leur nuire; et, conséquents avec ces singulier s doctrines, c'étaient aux conjurations, aux exorcismes, aux amulettes, aux expiations de toute sorte qu'ils avaient recours pour arrêter le progrès du mal qui jetait parmi eux la désolation et la ruine.

Initiés aux saines doctrines et à des pratiques chirurgicales intelligentes, aimés d'une bonne méthode d'observation, les jeunes élèves sortis de l'école parvinrent bientôt à discerner au milieu de la diversité des influences nuisibles qui s'exerçaient alors sur l'organisation des animaux, par le fait même de l'ignorance des lois les plus simples de l'hygiène, celles dont l'action prépondérante donnait naissance aux maladies épizootiques et contagieuses et les peu ou point nuisibles, attiquées sans leurs propres sources, bornèrent leurs ravages.

Les annales du temps racontent avec une sorte d'étonnement les succès qu'obtinrent sur toute la surface du territoire les élèves sortis de nos écoles; aussi la science vétérinaire s'éleva-t-elle bien vite au rang qui lui est assigné par son utilité et son importance sociale.

Les autres états européens adoptèrent ces nouvelles institutions et s'empressèrent d'envoyer dans les écoles vétérinaires de Lyon et d'Alfortun des hommes déjà instruits pour y étudier les bases sur lesquelles la médecine vétérinaire était fondée, ou de jeunes sujets destinés à approfondir toutes les branches des sciences qui y étaient enseignées.

En effet, la médecine vétérinaire n'a pas seulement pour objet, comme quelques personnes peuvent le croire, le traitement des chevaux malades; elle embrasse l'étude, la connaissance et la conservation des animaux les plus utiles et les plus nécessaires à l'homme; elle offre les recherches les plus étendues sur le physique de ces animaux, sur le mécanisme de leurs fonctions, sur l'emploi le plus judicieux qu'on en peut faire, sur l'emploi le plus avantageux à tirer de leurs forces et de leurs produits, sur les maladies auxquelles ils sont exposés, et sur l'art de prévenir celles-ci, ou d'y porter remède lorsqu'elles se sont développées. La vétérinaire tient au système général de la nature, à l'agriculture, le premier des arts et la source féconde des véritables richesses.

Le programme suivant fera mieux connaître encore l'étendue des connaissances distinctes dont se compose l'enseignement vétérinaire.

Anatomie générale vétérinaire;

Anatomie spéciale et comparée de tous les animaux domestiques;

Physiologie proprement dite;

Généralités de la zoologie;

Zoologie appliquée;

Physique générale et appliquée à la médecine et à la physiologie;

Chimie minérale et organique;

Pharmacie et matière médicale;

Police sanitaire comprenant l'étude des zoonoses et des épizooties, des maladies contagieuses et de la législation qui leur est applicable;

Médecine légale;

Pathologie générale;

Pathologie médicale spéciale;

Thérapeutique générale;

Thérapeutique spéciale;

Médecine chirurgicale et manuel opératoire;

Clinique et anatomie pathologique spéciale;

Agriculture théorique et appliquée à l'élevé des bestiaux.

Botanique théorique;

Hygiène générale;

Production, amélioration et conservation des animaux domestiques;

Jurisprudence commerciale vétérinaire ou connaissance des lois qui régissent le commerce des animaux.

Maladies rédhibitoires et devoirs des vétérinaires dans les contestations qui s'élèvent au sujet de ces maladies.

Voilà les connaissances appliquées aux deux mamelles de l'état, l'agriculture et le perfectionnement des races dont la Turquie sera redevable à la haute sagesse et à l'esprit de progrès de S. M. I. le Sultan Abdul-Medjidkhan.

Gouvernée par Achmet pacha, dont la bienveillante sollicitude est de tous les instants; appuyée par Ibrahim pacha, sous-gouverneur; protégée par la toute puissance de l'Empereur, l'école impériale vétérinaire de Constantinople se trouve dans les conditions les plus favorables de succès.

Branche importante de l'immense tronc des connaissances humaines, la science vétérinaire propagée et vulgarisée ne tardera pas à augmenter la richesse de l'empire, en y portant l'aisance et le bien-être dans les campagnes; elle fera bénir le nom de l'illustre souverain sous la haute protection duquel elle ne peut que porter les fruits les plus salutaires; et, la génération présente, pleine de reconnaissance pour un bienfait qui intéresse la population entière, enregistrera cet acte pour le dire à la postérité la plus reculée.

Dans un prochain numéro, nous envisagerons la médecine vétérinaire pour ce qui de l'amélioration des chevaux. Par sa position topographique, la variété du sol, l'influence climatérique, la Turquie, en faisant une application intelligente du système général de croisement des races, doit posséder les plus beaux et les meilleurs chevaux du monde.

DUBROCA.

Vétérinaire en premier, directeur des études de l'école Impériale Vétérinaire, membre de plusieurs sociétés scientifiques.

Une souscription vient d'être ouverte en faveur des réfugiés qui sont dans l'indigence. Voici en quels termes le comité chargé de recueillir les offrandes, fait appel à la charité publique :

Si, dans les circonstances actuelles, les infortunes et les nécessités sont grandes, les cœurs qu'elles touchent sont plus grands encore, et s'ouvrirent facilement aux douces émotions de bienfaisance. En face d'un abnégation absolu, que les rigueurs de la saison vont bientôt accroître, quelle âme, en effet, resterait insensible, et quelle main pourrait se fermer par égoïsme?

Nous associant donc aux dispositions générales de cette noble et pieuse œuvre, nous venons aussi, de notre côté, proposer les moyens de la rendre agissante et efficace par l'ouverture d'une souscription pour tous ceux qui sont vu dans la Turquie un champ d'asile. Leur misère découverte et dépasse les ressources de la charité privée; il n'y a que la charité collective qui puisse y répondre et y subvenir. Le mince apport de chacun est alors la goutte de pluie infiniment multipliée et retombant en ondée vivifiante sur une terre aride.

Il ne s'agit point ici d'opinion ou de nuance politique; nous renvoyons ce soupçon injuste à la défiance. Ce serait en effet l'exprimerait. Envers l'homme malheureux ne reste-t-il pas toujours un devoir d'humanité, et avant de lui donner le pain ou le vêtement chercherait-on quel coup l'a frappé, ou quelle arme a ouvert ses blessures? Humanité! c'est propos que nous tenons, c'est même que qui est Dieu, et de la même patrie qui est la terre, ils nous saïfs pour aimer notre semblable et pour le soulager dans sa détresse.

Ce sentiment noble et vrai sera celui de tous ceux qui joui sent de la sécurité et de l'ordre du gouvernement de S. M. I. Abdul-Medjid. Cet indifférence de cœur, de couleur ou de culte, n'en mettra point dans des cœurs tous créés sur le même type, et portés tous vers le même acte de bienfaisance.

En terminant, les soussignés annoncent que, délégués pour recueillir les souscriptions, ils en appellent à tous les hommes amis du bien, ce qui veut dire à tous les habitans de l'Empire, sans distinction ou acception de croyance et de nationalité.

Constantinople, le 22 Novembre 1849.

(Signé) J. H. Black; David Glavani; Ch. Hasson; P. Durand; Ch. Edg. Eug. Boré.

N. B. Les délégués inviteront d'autres personnes dévouées à se joindre à leur comité, pour dresser les listes des souscriptions, recueillir les offrandes, et pour se concerter ensuite sur le mode d'une juste et intelligente répartition, pour faciliter les moyens de transport et de dépôt à tous ceux qui n'ont pas de moyens d'existence.

M. J. H. Black, doyen du commerce anglais, sera chargé du dépôt des fonds provenant de la souscription.

Hier, le conseil des ministres s'est réuni à la Porte sous la présidence du Grand-Vézir.

Par ordonnance impériale en date du 25 de ce mois :

Youssouf éfendi est nommé capou-kéhaïa du gouverneur d'Amassia;

Ismaïl éfendi est nommé capou-kéhaïa du gouverneur de Bérat;

Osman bey est nommé capou-kéhaïa du gouverneur de Basra.

NOUVELLES DIVERSES.

La corvette à vapeur de l'Etat *Esseri-Dédéid*, qui était à Samos depuis quelque temps, est arrivée hier à Constantinople avec des dépêches pour le gouvernement.

— Le bateau à vapeur de l'état, *Tahiri Bahri* qui, ainsi que nous l'avons annoncé dans notre précédente feuille, avait été mis à la disposition de Moussa-Saïveti pacha, gouverneur-général de Candie, pour se rendre à son poste, était de retour avant-hier à Constantinople, ayant à bord vingt-six recrues.

— La frégate *Fast-Ulah* et le brick *Fezr-Séfid*, faisant partie de la flotille ottomane qui se rendit l'an dernier dans l'Archipel levant, sont entrés également avant-hier dans notre port, venant de Volo.

— Ces jours derniers, M. le chevalier Pezzoni, conseiller de l'ambassade russe à Constantinople, et délégué de Russie au conseil de l'intendance sanitaire, s'est rendu à Smyrne avec sa famille pour y passer l'hiver.

— Le bateau à vapeur de la Compagnie Rostand, le *Bosphore*, est arrivé ce matin de Marseille. Nous n'avons rien reçu d'intéressant par cette occasion.

— On nous écrit de Routschouk, 18 novembre, qu'après le départ des troupes ottomanes, de la petite Valachie, que jusqu'à ce moment elles avaient seules occupée, les troupes russes se sont répandues les uns dans pour l'occuper à leur tour, les autres pour s'y approvisionner de fourrages.

— Dans toutes les villes capitales de l'Europe, à Londres, à Paris, etc., il existe par centaine des clubs, des divans qui rassemblent chacun et chaque soir un certain nombre de personnes de même condition, jeunes gens nobles et riches, toujours, diplomates, artistes, que les mêmes intérêts de plaisir, d'affaires, de politique, d'arts, appellent dans un même salon. Dans les villes de commerce où les diverses classes du haut monde, sont moins distinctes, les nuances moins tranchées, les éléments moins hétérogènes, où le commerce compose à peu près à lui seul toute la société, il existe des casins, lieux de réunion plus vastes, affectés non pas à des castes séparées les unes des autres par une diversité d'habitudes et d'occupations, mais à toute une société mise, sans exception de telle ou telle profession, sous le niveau de la bonne éducation et égale de par l'élégance du ton et des manières. Toutes les villes du littoral de la Méditerranée en possèdent; Smyrne en compte jusqu'à trois; Pera seul, qui n'a cependant sa raison d'être que dans son commerce composé d'élémens divers, mais tendant, dans ces branches les plus distinctes, au même but d'intérêt; Pera ne possédait aucun établissement qui pût réunir une même société éparse sur toute la surface de la ville, divisée par familles étrangères à peu près, dans leurs réunions de plaisirs, les unes aux autres, soit par la diversité des nationalités, des professions, des cultes, soit par un esprit de défiance que rien ne motive.

MM. Cochini et Sala "ont compris ce qui manquait à Pera pour y opérer entre les différentes familles une fusion de races, de plaisirs, d'intérêts; et pleins du désir généreux de réaliser ce but, qui a une plus haute portée qu'on ne pourrait le croire, ils ont fondé un Casin dont l'ouverture vient d'avoir lieu et qui réunit déjà un nombre considérable d'abonnés.

Une courte description fera comprendre comment cet établissement immense renferme toutes les conditions du succès. Occupant tout l'hôtel de l'ancienne ambassade anglaise, dans la meilleure situation de la rue de Péra, au centre de la haute société et des plaisirs, il se divise, au rez-de-chaussée, en un vaste vestibule orné de fleurs, en une salle où se trouve le buffet; à gauche un billard, à droite un escalier richement lipisé qui conduit aux salons du premier étage. Sur une galerie carrée de style arabe, qui domine tout l'escalier, s'ouvrent divers salons, retraites ménagées aux fumeurs et meublées avec la plus riche élégance; un somptueux billard se trouve aussi à cet étage. Au second se déroule dans toute sa vaste étendue le grand salon dont rien n'égale la magnificence : tapis d'Asie et de bon goût, étoffes de soie et de Damas, meubles coquets, glaces immenses, fauteuils élégants, divans, tête-à-tête, causeuses aux coussins moelleux, candélabres dorés, rien de ce qui constitue l'élégance et le luxe d'un comfortable bien entendu ne manque à ce salon. Deux autres salons moins grands s'ouvrent aux deux extrémités de celui-ci, et déploient la même richesse d'ornements. Aux deux côtés du petit salon de droite s'ouvrent un petit salon meublé à la turque et réservé aux fumeurs intrépides, et un salon littéraire fournissant tous les journaux d'Europe, les revues et autres publications nouvelles.

On le voit, MM. Sala et Cochini n'ont hésité devant aucun sacrifice; tout est riche, bien ordonné dans cet établissement; des règlements, justes dans leur sévérité, y maintiendront l'ordre et ce ton de bonne compagnie qui n'exclut ni la gaîté, ni les plaisirs. Les propriétaires du Casin promettent de plus des bals magnifiques pour le carnaval, et plusieurs quelques concerts pendant l'hiver.

Nous ne pouvons qu'applaudir à l'idée qui a guidé et soutenu MM. Sala et Cochini dans l'entreprise qui se présente si bien à son début; ils ont voulu plaire et se rendre utiles à la société de Pera qui commençait à sentir elle-même le besoin d'un lieu de réunion convenable. Ils ont réalisé ce désir au delà de l'attente générale; la reconnaissance du public les récompense déjà par avance de leurs efforts et de leurs sacrifices, et nous mêmes nous n'hésitons pas à ouvrir la publicité du nos colonnes à un établissement qui concourt à l'utilité générale. L'importance du but que M. Sala et Cochini se sont proposé, la magnificence du Casin, les reglements qui y assurent l'ordre et la tranquillité, la modicité du prix d'abonnement, tout fait augurer pour cet établissement si nouveau à Pera, du moins

---

FEUILLETON.

THÉATRE ITALIEN-NAUM.

REPRISE

DE LINDA DI CHAMOUNIX,

OPÉRA SEMI-SERIA,

DE MAESTRO DONIZETTI.

Nous ne nous étions engagé dans notre dernier numéro à donner le compte-rendu de la reprise de *Linda* que joint à celui de *Corrado d'Altamura*; mais comme la première représentation de ce dernier opéra nous paraît renvoyée aux kalendes grecques, ou, pour parler sans hyperbole, au commencement de la semaine prochaine; comme, d'un autre côté, nous ne prétendons pas infliger à nos abonnés la lecture d'un compte-rendu postérieur de douze à quinze jours à la première représentation de l'opéra en question, ce qui ne serait pas le moyen d'éclairer en temps opportun l'opinion du lecteur; toutes ces raisons, dûment considérées, nous ont décidé à avancer de quelques jours notre compte-rendu.

Donc, il y a huit jours, le public de Péra s'était invité à assister à l'exhumation de l'infortunée *Linda* que nous croyions à tout jamais ensevelie dans les *neiges d'antan*; et le public, la pauvre fille avait vécu bien plus que ne vivent les roses qui n'ont qu'un matin; elle avait vécu respectée, consolation, toujours fraîche, charmante et mélancolique; mais les rides lui étaient venues au front, le sourire de l'amour s'était glacé sur ses lèvres, et elle avait disparu un beau jour, un beau soir, voulons-nous dire, sans plus de bruit qu'une feuille qui s'envole au vent. C'en est fait, disions-nous, assez de larmes ont été répandues sur sa pitoyable histoire, sur sa raison perdue. Et voilà que la scène de mère en brutes gaies, inaperçu d'abord, dans tout Péra, puis va grossissant, grossissant comme la calomnie, puis éclate comme un coup de tonnerre. — La *Linda*, voici la Linda! La Linda est ressuscitée! — Voici la raison de cette résurrection bien imprévue:

Giovanna d'Arco, ce pastiscio qui ne se soutient que par des réminiscences (on a prétendu que c'est, au contraire, cet opéra qui en fournit à d'autres partitions du même maestro : soit; mais que les réminiscences viennent de *Giovanna d'Arco* ou de *Norbeth* ou de tout autre opéra, Verdi s'est-il, oui ou non, copié et répété? *Thèse à discuter*), *Giovanni d'Arco*, disons-nous, venait de subir un échec auquel la pauvre martyre aurait dû s'attendre. Les fidèles du théâtre commençaient eux-mêmes à déserter la salle; le lustre s'éteignait d'ennui et d'impuissance; les loges s'assombrissaient et bâillaient aux cornelles; bref le fiasco était passé à l'état chronique, car il se répétait chaque soir, lorsque des enthousiastes, arrierés d'une saison, se ressouvenaient des beaux temps de *Linda*, et firent tant et tant que Linda est revenue sur ces bords qu'elle charma long-temps, bien long-temps.

Nous avions mauvaise grâce à ne pas convenir qu'elle a conservé, la pauvre ressuscitée, toute sa grâce coutumière, tout son parfum virginal, et qu'elle ne porte avec elle aucune arrière-odeur de tombe. Mais pourquoi faut-il être force de revenir à l'ancien répertoire? A qui la faute? Nous disions nous prononcer, mais il nous semble que, vu le choix des partitions en vogue et même des anciennes, qui ne sont pas sans mérite (*Le Pirate*, *Le Serment*, *La Favorite*, *Les Puritains*, *L'Elixir d'Amour*, *La Cenerentola*, du Bellini, du Mercadante, du Donizetti, du Rossini, qu'en passant nous pourrions citer) on se mettre en garde contre un fiasco. Enfin soyons francs, et disons-nous, sans de larmes on été répandues sur sa pitoyable histoire, sur sa raison perdue. Et voilà que la scène de mère en brutes gaies, inaperçu passion cette pauvre Linda qui n'en peut mais de toutes ces questions de haute politique théâtrale.

Le personnel de la *Linda* s'est conservé tel que nous l'avons entendu l'année dernière, à l'exception du *Controlto* et du *Basso comico* qui ont été changés. Nous avons donc peu de critique à faire, puisque nous ne pourrions que nous répéter.

Mme Vilmot est toujours une gracieuse Linda; elle chante, avec le talent remarquable que nous lui connaissons, la cavatine, le second acte entier et la cabaletta finale que M. Mariani avait composé à son intention. Nous ne pouvons donc que renvoyer à notre premier feuilleton de la *Linda* pour les éloges que Mme Vilmot mérite comme cantatrice et comédienne.

Nous en dirons autant de M. Benrich, qui s'élève à la hauteur des plus grands talents dans la malédiction du second acte; il ne laisse rien à désirer, et cet acte est sans restriction, sans comparaison avec des scènes plus importantes.

Si notre mémoire nous est fidèle, nous nous étions montré un peu sévère à l'endroit de M. Negrini, qu'en nous semblait pas, l'année dernière, à la hauteur de son rôle d'amoureux sentimental. Nous retirons cette critique et nous y substitions des éloges bien légitimement acquis, avec cette réserve toutefois que M. Negrini est un talent un peu capricieux et journalier, et qu'il ne se tient pas chaque soir à la hauteur de lui-même.

Le Nanni est un basso très agréable et, si les applaudissements manquent à son duo du premier acte et au final du même acte, c'est que, disons-nous le dire, ces deux morceaux a notre avis, les plus remarquables de la partition, n'ont pas été encore bien compris de la totalité du public. C'est dommage, car M. Nanni le prononce fort bien et se distingue surtout dans les morceaux d'ensemble qu'accompagne parfaitement sa voix sonore, fraîche et bien timbrée.

Mlle Luchini est un jeune et joli contralto qui n'a pas encore pris toute son assurance; mais, en vérité, notre public n'a rien d'effrayant, et, si son premier accueil n'a pas rassuré Mlle Luchini, c'est que le premier abord est généralement froid entre gens qui ne se connaissent pas; mais la connaissance faite, le public l'affection vient, et l'on finit par ne pouvoir plus se passer l'un de l'autre. C'est ce qui arrivera, nous n'en doutons pas, à l'égard de Mlle Luchini. Elle possède une voix de contralto, de peu d'étendue, il est vrai, mais bien flexible, bien sympathique; sans rudesse dans les notes basses, sans aigreur dans les notes hautes; d'un registre bien soutenu, en un mot, parfaitement convenable à ce rôle de Pierrotto qui demande plus de grâce et de douceur que de force et d'énergie. Elle a bien chanté la ballade du premier acte et le duo du second : *Oh! signora*. Seulement, si nous avions un conseil à donner à Mlle Luchini, ce serait de s'abstenir de ces grands mouvements de bras qui dénotent moins d'aplomb que d'inexpérience et de timidité.

Nous avons fait preuve d'une grande sévérité, l'année dernière, à l'égard du prédécesseur de M. Scalese, et nous avons gré ce dernier de ce qu'il nous a, par le bon goût de son jeu, facilité notre tâche, et nous donne lieu à des éloges plus qu'à un blâme toujours pénible à dire et à entendre.

La voix de M. Scalese est ferme, un peu sèche dans la manière d'arrêter le final du morceau, riche en notes basses, bien chantante; nous trouverons même que M. Scalese prend un rôle trop comique, chante trop et ne parle pas assez. Il s'est fait vivement applaudir dans le duo avec Linda et dans le troisième acte. Comme talent comique, M. Scalese a de charmantes saillies auxquelles il est difficile de résister, beaucoup de goût, d'abandon, point d'exagération, rien de ces costumes qui sentent, au moins, leur marquis grand seigneur. M. Scalese abuse seulement du lorgnon qu'il ne se contente pas de braquer sur la scène et les coulisses, il a même été jusqu'à le diriger sur le lustre. Quel pélgrammé! Prendre un lorgnon pour voir un lustre!

Pour nous résumer, la direction du théâtre a fait deux bonnes acquisitions dont nous la félicitons bien sincèrement, et qui ne pourront que lui rapporter gloire et profit. Nous attendons Mlle Luchini a un rôle plus important et M. Scalese a *Don Pasquale*. Quant aux chœurs, aux décorations, à la mise en scène, rien de changé : l'orchestre va bien, nous lui désirerions plus de fermeté, aux premières représentations surtout, plus d'union dans la masse.

Il nous reste maintenant à aborder un sujet qui nous a longtemps fait hésiter; en disant longtemps, nous fesons remonter nos souvenirs à l'année dernière. Si donc nous nous décidons à rompre le silence, c'est que nous y sommes contraint; nous voulons parler du respect que la scène doit à la salle. Or, pendant longtemps que ce respect existe, lorsque les acteurs, loin de s'occuper de leur personnage, se livrent à des conversations particulières et mêlent aux situations les plus pathétiques, nous dirons presque des éclats de rire, qui trouvent quelquefois un écho dans la salle; ce qui nous étonne un peu? Ainsi, à cette reprise de *Linda*, la comédi e ne se passe vraiment pas sur la scène entre vicomte, jeune fille, marquis, etc.; mais entre acteurs, entre Messieurs.... tel et tel (nous ne nommons encore personne). Le public ne devrait pas faire aussi l'abandon de ses droits et se prêter à des allusions qui enlèvent toute illusion à la pièce.

Ceci dit, nous convenons de grand cœur que Linda a obtenu un nouveau succès, et fera patiemment attendre *Corrado d'Altamura* dont de nombreuses et fréquentes indispositions ont retardé la première représentation.

G. Nuoyra fils.